



Salafismo. La mundanidad de la pureza

Luz Gómez García. Catarata. Madrid, 2021. 286 p.

À travers un bilan historique et une analyse des sources islamiques primaires (le Coran et les hadiths), Luz Gómez remet en question le concept de salaf (prédécesseurs) pour ceux qui se réclament du courant salafiste. Non seulement ce concept n'apparaît pas en tant que tel dans le Coran, mais le concept lui-même a fait l'objet d'une appropriation par les salafistes pour différencier les vrais adeptes de la sunna, des autres. Si ce courant prétend être la seule voie authentique pour être un vrai musulman, il s'agit néanmoins d'une construction doctrinale, façonnée par diverses autorités salafistes au fil des siècles, dont le double objectif est la « purification du passé et la purification du présent ». Ainsi, les salafistes ont créé leurs propres méthodes de sélection et d'interprétation des hadiths, leurs propres autorités et leur propre langue : en d'autres termes, ils ont créé leur propre univers.

Dans cette perspective, l'auteur rappelle la pléthore de défis que différentes figures marquantes du salafisme et du wahhabisme ont dû relever, tels que le rationalisme éclairé, la fin du califat en 1924, la lutte anticoloniale, ou l'émergence de questions liées au mode de gouvernance parfaitement islamique ou à la relation entre le civil et le religieux. Dans un contexte marqué par une multitude de mutations culturelles, économiques, politiques et sociales, le salafisme a cherché à

promouvoir une idéologie modèle, un dogme selon lequel le salaf est « statique, immuable, indifférent au contexte et aux besoins ». Cependant, cette affirmation n'est rien d'autre qu'une construction textuelle mondaine, c'est-à-dire le fruit de circonstances, d'époques, de lieux et de sociétés particuliers. Luz Gómez détaille les contextes dans lesquels les significations des textes qui servent de référence aux salafistes ont été transmises. Ce processus de construction doctrinale a été complété par une série de pratiques allant de la création de confréries pour maintenir l'authenticité dont ces communautés se réclament, à divers rituels, formes de socialisation et même manières de s'habiller et de parler arabe.

S'il est vrai que l'on a donné au salafisme des piliers solides pour l'unifier et le distinguer des autres courants, il serait faux de le considérer comme un bloc monolithique. En ce sens, l'auteure expose le plus grand dilemme auquel le salafisme a été confronté au XX^{ème} siècle : se limiter à une position exclusivement piétiste ou être détourné et *in fine* absorbé par le wahhabisme, un courant qui s'est développé au XVIII^{ème} siècle en Arabie saoudite et en Inde et qui a beaucoup de points communs avec le salafisme. Dans son analyse de la relation entre les deux courants tout au long du XX^{ème} siècle, Luz Gómez se concentre sur les différences entre un salafisme en pleine réarticulation dans une ère mondialisée et transnationale et le wahhabisme marqué par l'empreinte nationale saoudienne. Elle souligne comment la politique hégémonique du royaume saoudien a permis le détournement du salafisme. Dans ce contexte, la fin du XX^{ème} siècle, marquée par la fin de la guerre froide et la deuxième guerre du Golfe, a constitué un moment clé pour l'évolution du salafisme.

De fait, la deuxième partie du livre se concentre sur les multiples mutations du salafisme. Suivant la classification de Wiktorowicz, qui distingue le salafisme quiétiste/piétiste, politique et djihadiste, la professeure examine l'évolution du salafisme contemporain à travers les débats clés qui ont marqué l'univers salafiste. Elle aborde tout d'abord les tensions entre une multitude de salafismes nationaux (voire

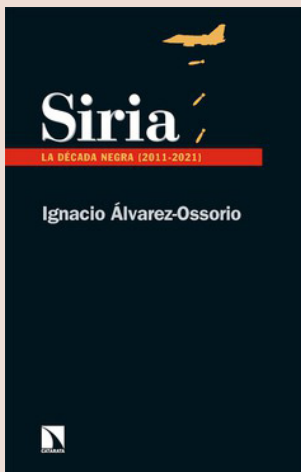
nationalistes) qui ont émergé dans le contexte de la lutte anticoloniale et le développement d'un salafisme transnational porté par le royaume saoudien. Ce dernier, dont l'expansion est notable dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, met l'accent sur les pratiques sociales, les rituels religieux, la vie communautaire et le prosélytisme (*dawa*) au détriment de questions fondamentales telles que la participation politique. Cela explique pourquoi divers régimes autoritaires arabes ont tenté de domestiquer le salafisme : en tant qu'outil de contrôle social, le salafisme permet de tenir à l'écart des acteurs potentiellement dangereux, afin de préserver ces régimes ou même de l'utiliser, comme ce fut le cas au Maroc ou en Égypte, pour contrer l'influence des Frères musulmans. La montée du madkhalisme, courant apolitique lorsqu'il s'agit du régime saoudien et politique lorsqu'il s'agit d'interventionnisme à l'extérieur du pays (par exemple, en Libye), en est la meilleure démonstration. Pour paraphraser Luz Gómez, ce segment des salafistes a fini par faire de la politique, d'une manière prétendument apolitique.

Toutefois, la question de la participation politique s'est posée avec acuité à la fin du XX^{ème} siècle et au début du XXI^{ème} siècle. La guerre du Golfe, au cours de laquelle s'est posée la question de savoir comment traiter l'ennemi (les États-Unis) lorsque celui-ci se trouve chez soi (l'Arabie saoudite), a joué un rôle crucial à cet égard. Il est utile de garder ce contexte à l'esprit pour comprendre le développement de la branche djihadiste au sein du courant salafiste. Sur le plan théorique, l'analyse historique de l'auteure nous permet de tracer une certaine continuité entre le djihadisme actuel et l'émergence du salafisme djihadiste en Algérie dans la dernière décennie du siècle dernier. Les djihadistes ont pu développer leur corpus doctrinal grâce à deux importantes manœuvres intellectuelles : d'une part, ils ont réussi à transformer une série d'indications contextuelles et spécifiques présentes dans les sources primaires (par exemple, l'alliance exclusive entre les musulmans) en une obligation morale collective et, d'autre part, ils ont étendu l'utilisation

du takfirisme (ou anathématisation) afin de discréditer tout individu ou gouvernement qui ne suive pas leur vision du monde et de justifier le recours à la violence à leur rencontre.

Enfin, la conclusion propose une réflexion sur le présent et l'avenir possible du salafisme. Selon Luz Gómez, les salafistes ont gagné la bataille de l'identité islamique. Elle explore comment les salafistes ont fait du caractère civil de l'État un enjeu national, souligne leur capacité à se réapproprier l'espace public et, surtout, soutient que ce courant a réussi à autonomiser l'individu salafiste de telle sorte qu'il devient un expert religieux « responsable de ce qu'il lit et de la manière dont il le lit ».

— *Moussa Bourekba, chercheur principal au CIDOB, Barcelone*



Siria. La década negra (2011-2021)

Ignacio Álvarez-Ossorio. Catarata, Madrid, 2022. 224 p.

Dire que le conflit syrien est l'un des plus complexes de l'ère contemporaine, en raison de sa multiplicité d'acteurs et d'intérêts, ne relève ni de l'exagération ni de l'imagination, des caractéristiques présentes dans l'art de *al hakawati*, la tradition orale séculaire des contes syriens. Au contraire, ce serait une déclaration chargée de dure réalité. Il est beaucoup plus difficile de comprendre les raisons de cette complexité et de démêler ses dynamiques, en révélant les nombreuses couches qui composent

le conflit. C'est l'un des objectifs d'Ignacio Álvarez-Ossorio depuis qu'il a publié *Siria. Revolución, sectarismo y yihad* en 2016, alors que le conflit syrien était à l'un de ses moments les plus violents. Il nous présente maintenant une version renouvelée et révisée, sous le titre *Siria. La década negra (2011-2021)*.

Álvarez-Ossorio permet au lecteur de comprendre le contexte dans lequel émerge la « décennie noire ». La gestion de « l'héritage empoisonné », comme l'auteur appelle l'ascension d'Al Assad au pouvoir et sa politique jusqu'en 2011, est explorée comme l'une des principales causes des fractures sociales, politiques, économiques et culturelles qui ont permis aux révoltes populaires qui secouaient le Moyen-Orient de trouver un terrain fertile en Syrie, également.

Le livre explore les difficultés, les tensions et les contradictions d'une vague anti-régime hétérogène. « Comme par le passé », commente Álvarez-Ossorio, « le régime a tenté de manipuler l'hétérogénéité confessionnelle de la société syrienne dans une logique de diviser pour régner ». Cette manipulation des identités, ainsi que la « solution militaire » – comme on a appelé le recours à la violence pour faire face à la dissidence – vont donner lieu à un conflit aux multiples registres et dynamiques.

L'une des forces du livre est sa capacité à disséquer les différents processus, acteurs et dynamiques sur le terrain, sans tomber dans des généralisations grossières ou des erreurs conceptuelles. Álvarez-Ossorio consacre plusieurs chapitres à la tâche de retracer ce qui arrive à la révolution syrienne, lorsque la violence débridée du régime apparaît. Ainsi, le livre contient des analyses détaillées et informatives des mécanismes non-violents de l'opposition syrienne, de son éventuelle militarisation et de sa chute dans la fragmentation et la violence fratricide.

Aussi, les acteurs de l'opposition, même ceux armés, ne poursuivaient pas tous les mêmes objectifs et programmes politiques. La lecture que fait Álvarez-Ossorio du phénomène qu'il appelle « la carte sectaire » est particulièrement

intéressante. C'est sans doute l'un des points que je mettrais en avant dans le livre : l'instrumentalisation sectaire abonde dans le conflit syrien et répond à la nécessité de mobiliser les masses et d'attirer des ressources extérieures. Elle répond également à une articulation historique de l'antagonisme politique en Syrie et à sa propre formation, en tant qu'État moderne. « La dérive islamiste » de la révolte, notamment depuis 2013, s'est à son tour superposée à la « tempête djihadiste », illustrée par la montée et la chute du groupe État islamique.

La régionalisation et l'internationalisation du conflit sont analysées de manière pédagogique. L'auteur dessine le conflit syrien à travers ses connexions régionales, de la rivalité entre l'Iran et l'Arabie saoudite, au rôle du Qatar. Dans ce qu'il appelle « une nouvelle guerre froide », le conflit apparaît comme un grand échiquier d'interventions internationales sur lequel la Russie matérialise son retour au rôle d'acteur central, au Moyen-Orient. La sphère locale est également essentielle pour dessiner une cartographie à travers les accords d'évacuation, de démilitarisation et de cessez-le-feu tout au long de la décennie.

L'internationalisation du conflit est cruciale pour expliquer les blocages politiques à sa résolution et ses conséquences humanitaires catastrophiques. Elle est également essentielle pour comprendre le présent du pays et imaginer ses possibles avenir. C'est là qu'Álvarez-Ossorio détaille deux processus. D'une part, l'avenir de la Syrie semble condamné à se résoudre par le biais de l'axe composé par la Turquie, la Russie et l'Iran, pays qui débloquent les lignes de conflit territorial et armé qui existent encore dans le Nord de la Syrie. D'autre part, la réarticulation du régime se fait par le biais des politiques de reconstruction, de gestion du retour des réfugiés et de réhabilitation diplomatique. Tout indique que l'idée de la « pax russe » – le dernier concept analysé par l'auteur – façonnera la transition vers une éventuelle après-guerre.

En résumé, *Siria. La década negra (2011-2021)* est un ouvrage hautement recommandé à ceux qui souhaitent comprendre les processus et les acteurs qui ont amené l'un des